

Azouz Begag
MÉMOIRES AU SOLEIL
Paris, Seuil, 2018, 192 p., 25,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Hommage à un sursitaire

Au CNRS, Azouz Begag effectue des recherches sur la mobilité des immigrés en milieu urbain. De 2005 à 2007, il est ministre délégué, chargé de la Promotion de l'égalité des chances. Depuis son entrée dans le monde de la littérature avec *Le Gone du Chaâba* (1986, porté à l'écran par Christophe Ruggia [1998], en lice pour le César du meilleur premier film), A. Begag a écrit plus de cinquante essais, romans, livres pour la jeunesse, sans parler de ses incursions dans le monde diplomatique (conseiller culturel à l'ambassade de France au Portugal, où il dirige toujours l'Institut culturel français de Lisbonne). Parfois, il publie trois travaux dans la même année ; ses lecteurs ont du mal à suivre son rythme. Si l'on veut savoir ce qui le motive à supporter le stress et la fatigue causés par ses activités, il faut lire son tout nouveau roman qui est en réalité une excellente clé à la personnalité de ce bourreau de travail.

Il est le fils de Messaouda et Bouzid Begag, immigrés algériens, qui ont quitté leur pays à la fin des années 1940 pour fuir le dur régime imposé par des colons français à El-Ouricia, non loin de Sétif. Après l'arrivée à la Joliette — jusqu'à sa mort, Bouzid voudra retourner chez lui sur le *Ville de Marseille* — le couple s'installe (le terme est mal choisi) à Villeurbanne où il rejoint plusieurs autres familles arabes algériennes. Dans ce *chaâba* (« trou »), il n'y a ni électricité, ni eau courante, ni toilettes. Au moins, Nabil et son frère Azouz ont la chance d'aller à l'école ; les parents espèrent qu'ils en profiteront au maximum. Le frère aîné se laisse aller alors que le cadet suit les ordres du père et devient un brillant élève. L'exceptionnel parcours ultérieur de l'enfant est basé sur le fait que son père est maçon et analphabète, tant en arabe qu'en français. Si cette « tare » constitue pour Nabil une source de honte profonde, elle pousse son frère à se dépasser. Pendant quarante ans, Bouzid va trimer si dur que ni lui ni sa femme ne pourront apprendre le français ; ils sont obligés de demander au cadet de leur traduire les bulletins scolaires. Pendant les années de formation d'Azouz, le père répète ce qui devient le leitmotiv d'Azouz : plus tard, ce dernier fera tout pour que le nom du père soit connu en France.

Sa vie durant, Bouzid mène une existence de sursitaire. Homme déraciné, il ne comprend rien à sa vie en pays d'accueil. Messaouda et Bouzid ne sont jamais allés au cinéma, au restaurant, au théâtre, ils demeurent étrangers à ce qui se passe autour d'eux, cela ne les touche pas. La seule évasion de Bouzid demeure le Café du Soleil où il rencontre d'autres ouvriers, des chômeurs, des désœuvrés avec qui il peut converser — s'il lui arrive de parler, car il est de nature taciturne — en dialecte arabo-berbère. Il mène l'existence d'une bête de somme ou d'un robot, enfermé dans ses pensées et ses souvenirs du pays qu'il a quitté parce qu'un jour, on lui a volé son bien, une demi-douzaine de moutons. De cela, il ne parle jamais à Azouz. Ce que le fils sait de lui, il ne l'a pas appris de sa mère, mais d'autres hommes, par allusions, des anecdotes sporadiques.

Bouzid répète aux fils son mantra : s'ils veulent faire leur chemin en France, ils doivent être meilleurs que les meilleurs. Nabil rejoint les rangs des petits criminels issus des milieux défavorisés des banlieues. Azouz, dans son amour éperdu et son respect pour le père, dépasse les plus grandes espérances des parents. Au collège, à l'université, il travaille d'arrache-pied, réussit à s'affranchir de son milieu pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. On comprend alors le sujet de ses deux premiers livres : le chaâba et la difficile intégration des migrants, exilés par la France indifférente qui les relègue aux oubliettes, les exile dans les villes-satellites. En 1984, Begag publie sa thèse de doctorat, *L'Immigré et sa ville*, suivie, deux ans plus tard, du best-seller *Le Gone du Chaâba* (tous deux au Seuil).

Dans l'autofiction que voici, Begag parle non seulement de l'amour et de l'admiration qu'il éprouve pour son père, mais avant tout de la maladie qui emporte celui-ci en 2002, à 84 ans. Le livre s'ouvre sur une scène qui vient de se produire pour une énième fois : Bouzid fait une fugue, il veut embarquer sur un traversier qui le laissera à Oran ou Alger, peu importe. Son but : Boutaleb, un bled près de Sétif, où il est né.

Avec le recul, on peut dire que toute l'œuvre et la carrière de Begag, de *Béni ou le Paradis privé* (1989) aux *Mémoires au soleil* tournent autour de deux pôles basés sur la figure de Bouzid : la condition de l'immigré venu du Maghreb et la volonté de se faire *respecter* en France. Dès ses débuts à l'école, il veut « offrir [au père s]on succès comme butin de guerre ». Ainsi, ses interventions comme chercheur, écrivain, homme politique doivent être comprises comme le combat constant contre le racisme, le mépris, voire la haine des Français envers l'étranger, cristallisée par la droite, plus particulièrement le FN, rebaptisé récemment Rassemblement

national. Dans ses livres, Begag martèle le même message, celui de son expérience personnelle dans la vie de tous les jours : la Révolution française n'a jamais éclairé la nuit qui règne à Sétif.

Alors qu'il lutte pour maintenir la Mémoire en vie, son père est frappé par la maladie d'Alzheimer, avec le parkinsonisme le pire fléau du siècle. Face à ce mort-vivant — les Arabes appellent ceux qui en sont victimes les « Ali Zaïmeur » (chez Azouz, l'humour grinçant n'est jamais loin). La perte de la mémoire est plus violente que la mort et source d'angoisse pour les siens. Azouz souffre d'une peur existentielle, celle de l'*abandon* ; c'est elle aussi qui est responsable de l'intensité du récit. Voilà pourquoi Azouz doit reconstruire l'image paternelle et *témoigner* de l'amour du père en évoquant des épisodes qui rendent palpable la personnalité de l'homme. Comme celui où, débarquant du *Ville d'Alger* avec ses fils après une visite à Boutaleb, il s'aperçoit qu'on lui a volé son portefeuille. Sans succès, il cherche l'aide auprès d'autres Arabes. Azouz n'a que six ans ; il n'oubliera jamais la suite. La formule consacrée « Qu'Allah te vienne en aide » à l'oreille, voilà qu'un Blanc s'avance, pied-noir de Constantine. L'homme lui demande en arabe combien il lui faut. Quand il entend le chiffre, il ouvre son portefeuille et remet la somme au père qui insiste pour connaître son nom et son adresse ; il lui jure de le rembourser sur-le-champ. « T'inquiète pas, je te fais confiance », lui dit l'autre. Dès son arrivée à la maison, Bouzid dicte à Azouz ses remerciements au généreux donateur, et joint le montant.

Inutile de citer d'autres exemples de probité, de droiture. Trente ans plus tard, Azouz demande à son frère s'il se rappelle l'épisode. Nabil n'en a gardé aucun souvenir. Pour lui, ce sont des anecdotes « stériles ». Le commentaire d'Azouz : « Sacré Nabil ! Sa tête, ce n'est pas une pastèque, mais du gruyère plein de trous. » Il continue en résumant sa théorie : « Quand on met des mots derrière de sales choses qui se sont passées, elles reviennent. Quand on les tait, elles meurent d'oubli. » Voilà pourquoi rien ne doit être oublié, tout est important. Comme la terrible guerre d'Algérie, les morts, les torts et les tortures de chaque côté des belligérants, les assassinats en plein soleil, les coups de feu : « [Mon père] n'a plus jamais cessé de les entendre. Il y a encore des restes de guerre dans ses yeux et ses oreilles. » En parlant aujourd'hui du père, mort il y a seize ans, avec cette fougue, Azouz tente de faire remonter en lui « toute la mémoire disparue de mon papa. Elle me remplit. Elle m'irrigue. Elle me recharge. Je gagne tout ce qu'il perd ».

Allah yarhamou. Que Dieu ait son âme.

La longue journée, pendant laquelle Azouz a cherché et trouvé le père qui voulait retourner à ses origines, se termine par la mort de l'homme que la maladie a réduit au silence. Le lecteur en retient l'élément dominant : son amour pour ceux qui lui ont donné la vie.